

AMIEL ET PETŐFI

Henri-Frédéric AMIEL, auteur immortel du *Journal intime*, note en date du 27 février 1880 ce qui suit :

« Traduit douze à quatorze petites poésies de PETŐFI. Elles sont d'une saveur étrange. Il y a de la steppe, de l'Orient, du Mazeppa, de la frénésie dans ces chants cinglés avec la cravache. Quel emportement de passion, et quel éclat farouche ! Quelles images grandioses et sauvages ! On sent que le Magyar est un Centaure. et que c'est par hasard qu'il est européen et chrétien. Le Hun chez lui tourne à l'Arabe ¹. »

Ce n'étaient pas ses premières traductions de PETŐFI. On en trouve deux dans son recueil publié en 1876 : « *Les étrangères*. Poésies traduites de diverses littératures ». Ce sont *Mon premier-né* (Fiam születésére) et *Les nuages* (A felhők). Quatre de ses traductions de Petőfi furent publiées dans les *Annales du Petőfi-Múzeum* (réd. par M. Zoltán Ferenczi, Kolozsvár), année 1888. Ce sont : *Les amis* (Voltak barátaim), *Le printemps* (Mi kék az ég), *Inquiétude* (Szivem, te árva rabmadár), *Jamais il ne fut* (Sohasem volt az szerelmes).

Il a également traduit l'un des plus beaux et des plus populaires morceaux de Petőfi : *Szülőföldemen* (Dans mon pays natal). Cette traduction a paru dans le IV^e volume de l'*Anthologie du XIX^e siècle*, éditée par la librairie Lemerre, Paris, 1880 (pp. 382-384). Dans ce volume cette traduction est donnée par erreur comme une poésie originale d'Amiel ². Nous devons à M. Bernard BOUVIER, en même temps que l'édition nouvelle, conforme au texte original, augmentée de fragments du *Journal intime*, la découverte d'une traduction jusqu'alors inconnue : *La Feuille tremble* (Reszket a bokor, mert...) que M. Bouvier a présentée ici-même aux lecteurs de cette revue ³.

1. *Fragments d'un journal intime*. Edition nouvelle par Bernard Bouvier. Grès, Paris, 1922, t. III, p. 300.

2. Antoine Radó, *Henri-Frédéric Amiel et Petőfi*. Revue de Hongrie, 15 avril 1923, pp. 178-181.

3. *Une traduction inédite d'Amiel*. Revue des études hongroises, 1923 [t. I], pp. 113-116. — La traduction porte la date du 6 octobre 1877.

Cette fois-ci c'est encore M. Bouvier qui nous a enrichis du texte de cinq (ou plus exactement : quatre) traductions de Petófi par Amiel, tombées dans l'oubli. Je dis : « plutôt quatre », puisque la première d'entre elles n'est en somme qu'une version remaniée de la traduction de Szülöföldemen, donnée dans l'*Anthologie* de Lemerre, comme un morceau original d'Amiel, sous le titre de *Grillon de Mai*. Ces traductions ont paru dans la *Feuille centrale de la Société de Zofingue* (1880, pp. 373-375). Nous les reproduisons très fidèlement et faisons suivre le *Grillon de Mai* du texte de la première version (qui du moins nous semble l'être), parue dans l'*Anthologie*, d'après l'article déjà cité de M. Antoine Radó. On connaît ainsi, des « douze à quatorze petites poésies » traduites vers le 27 février 1880, huit pièces. Nous serons bien reconnaissant à celui qui nous révélera les trois (ou cinq) restantes.

GRILLON DE MAI [Szülöföldemen] ¹.

Ici fut mon doux berceau,
Voilà bien la vaste plaine
Où le regard se promène
Sans heurter mont ni coteau.
Je reconnais la fontaine,
Témoin de mes premiers jeux.
Ta maison, de cris joyeux,
O ma nourrice, était si pleine.
Il me semble entendre encor
Résonner la chansonnette :
Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette.

Il fallut trop tôt partir.
C'était dans ma tendre enfance,
Et je ne puis revenir
Hélas ! qu'à l'âge où l'on pense.
Et vingt ans, vingt ans ont fui !...
Que de soupirs, d'espérances !
Que d'échecs et de souffrances !
Et que de trouble aujourd'hui !
J'étais mieux chez ma Nanette.
Le temps s'envole, il a tort :
Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette.

1. Version de l'*Anthologie Lemerre*.

Dans ce lieu fut mon berceau.
Voilà bien la verte plaine
Où le regard se promène
Sans heurter mont ni coteau ;
Je reconnais la fontaine.
Témoin de mes premiers jeux.
Nourrice de bruits joyeux
Ta maison lors était pleine.
Il me semble entendre encor
Résonner la chansonnette :
Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette.

Mais on m'ôte de tes bras
Encore en ma tendre enfance,
Et je ne reviens, hélas !
Qu'à l'âge triste où l'on pense.
Oui, vingt ans, vingt ans ont fui...
Que de désirs, d'espérances !

Que d'épreuves, de souffrances !
Que de regrets aujourd'hui !
O nourrice ! nourricette ;
Le temps s'envole, il a tort :
Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette.

Gais compagnons d'autrefois,
Qui restâtes au village,
Étonnés à mon visage,
Reconnaissez-vous ma voix ?
Rien ne dure. Autres nous sommes...
Mon esprit, comme un oiseau,
Sautant de branche en rameau,
Se souvient des lieux, des hommes
De tout un passé qui dort
Au fond d'une ombre discrète :
Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette.

Gais compagnons d'autrefois, Existez-vous ? Au village Reconnaitrai-je un visage ? Reconnaitra-t-on ma voix ? Rien ne dure. Autres nous sommes : Mon esprit comme l'oiseau Sautant de branche en rameau, Se souvient des lieux des hommes, De tout un passé qui dort Au fond d'une ombre discrète : <i>Grillon de mai, grillon d'or,</i> <i>Grillon dans l'herbette.</i>	Je me revois jeune enfant, Bondissant à droite, à gauche ; Tout glorieux je chevauche Dans un flageolet soufflant. Mon petit cheval de race (Qui n'est autre qu'un bâton), Aux accents du mirliton, Piaffe et ne tient plus en place. « C'est l'heure, allez boire ! Encor ! « Hop, retour. La paille est prête. » <i>Grillon de mai, grillon d'or,</i> <i>Grillon dans l'herbette.</i>
---	--

Mais le jour s'est effacé
Et du soir tinte la cloche ;
De la maison se rapproche
Le centaure harassé.
Sur ses genoux ma nourrice
M'attire tout sommeillant,
Puis murmure d'un ton lent
La cantilène propice.
Dans ses bras l'enfant s'endort
Et confusément répète :
Grillon de mai, grillon d'or.
Grillon dans l'herbette.

LE CSIKOS [Pusztán születtem...]

Enfant de la *Pousta*, je n'ai ni toit ni clos.
Un cheval dans ma main, c'est mieux qu'un sol avare.
Je suis un dompteur de chevaux
Dans la vaste plaine magyare.

Une selle à quoi bon ? je monte à cru le dos
Du coursier qui se cabre et vainement s'effare.
Je suis un dompteur de chevaux
Dans la vaste plaine magyare.

Ma chemise est bien faite et mes caleçons beaux.
Rose les a brodés. Petite perle rare,
Tu seras femme d'un csikos
Dans la vaste plaine magyare.

Je me vois enfantelet,
Bondissant à droite, à gauche.
Tout glorieux je chevauche
En jouant du flageolet.
Mon petit cheval de race
Qui n'est qu'un gros bâton,
Aux accents du mirliton
Piaffe, et ne tient plus en place.
C'est l'heure : allez boire ! Encor !
Retour ! La litière est prête :
Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette !

Mais le jour s'est effacé,
Et du soir tinte la cloche.
De la maison se rapproche
Le cavalier tort lassé.
Sur ses genoux la nourrice
L'attire tout sommeillant,
Et d'un ton bien doux, bien lent.
Chante le refrain propice.
Dans ses bras l'enfant s'endort,
Et confusément répète :
Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette.

LE PRINTEMPS [Mi kék az ég !]

Que la campagne est verte et que le ciel est bleu !
 Sous le ciel, sur les prés, l'âme de l'air palpite.
 L'alouette là-bas, jetant sa note, invite
 Le soleil qui lui darde un long regard de feu.

Rayonnant est l'azur, la campagne est en fête.
 Qui rend le ciel si bleu ? qui fait les prés si verts ?
 C'est le printemps ; et moi, je suis, je suis si bête
 Que je demeure assis à griffonner des vers.

Traduit de *Petőfi-Sandor*.

Par H.-Fréd. AMIEL.

Genève, mars 1880 ¹.

AU DANUBE [A Dúnán]

Puissant fleuve, ton sein est déchiré souvent
 Par le soc du navire ou l'éperon du vent.

L'entamure est profonde et non pas dangereuse :
 Autres sont les sillons que la passion creuse.

Dès qu'a cessé l'orage ou passé le bateau,
 Ta blessure guérit : tout est bien de nouveau.

Mais quand le cœur de l'homme une fois se déchire,
 Rien ne le guérit plus et sa blessure empire.

LA PERLE [A bánat ? egy nagy óceán] ²

Qu'est-ce que la douleur ? Un océan amer.
 Qu'est-ce que le plaisir ? Une perle de l'onde.
 J'ai plongé, j'ai conquis le joyau de la mer ;
 Mais il a, de ma main, glissé comme un éclair
 Pour retomber dans l'eau profonde.

D'après PÉTOFI.

H. F. A.

1. Cf. la date de sa remarque sur les traductions de Petőfi dans le *Journal intime* (« 27 février 1880 »).

2. Traduction très libre.